

Le manuscrit Supersaxo 97^{bis} de la Bibliothèque cantonale du Valais :

Le roman de « Ponthus et la belle Sidoine »

Textes en vers

Paul AEBISCHER

Si l'on ne peut qualifier le manuscrit S 97^{bis} de la Bibliothèque cantonale du Valais de manuscrit de luxe, il faut au moins reconnaître qu'il est soigné, de bonne présentation, et surtout remarquablement bien conservé. La reliure consiste en deux ais (de chêne semble-t-il), recouverts extérieurement de cuir de veau brun décoré à froid, et intérieurement d'une feuille de parchemin collée à l'ais. Les folios, au nombre de 142, sont de papier : ils mesurent tous 29,5 cm. de hauteur sur 21,5 cm. de largeur. Chaque feuillet a été soigneusement ligné à la mine de plomb : il y a presque toujours 20 lignes à la page, exceptionnellement 21. Les marges sont spacieuses : la supérieure ayant plus de 4 cm. ; l'inférieure, 7,5 cm. ; l'extérieure, 6 cm. et l'interne, 3 cm. environ, il s'ensuit que la partie réservée au texte est de 17,7 cm. de haut sur 12 de large. L'ensemble des feuillets constitue douze cahiers de 12 feuillets chacun, le premier feuillet du premier cahier servant de feuille de garde. La fin de chaque cahier donne, au bas du dernier mot de chaque feuillet, et transcrits verticalement, les premiers mots du cahier qui suit. La foliotation, au crayon, est toute récente ; les dernières pages, c'est-à-dire les fol. 149^{vo}, 150, 151, 152, ont été laissés en blanc.

L'écriture, typique de la seconde moitié du XV^e siècle — nous verrons plus loin que notre manuscrit est daté de 1474 —, est soignée ; les titres des différentes œuvres reproduites sont à l'encre rouge, de même que les en-têtes des chapitres du roman, et les noms des interlocuteurs, dans les pièces lyriques mises dans la bouche de plusieurs personnages. L'initiale de *Ponthus et Sidoine* est rouge également, avec des ornements d'un goût assez primitif en noir et en jaune : le copiste n'avait rien d'un miniaturiste. La première ligne du roman est transcrite en grandes lettres gothiques, dont les parties pleines sont également peintes en jaune.

Dans sa plus grande partie, c'est-à-dire du fol. 1 au fol. 121^{vo}, notre manuscrit est occupé par le roman de *Ponthus et Sidoine*, dont voici le titre complet :

Cy commance ung bel livre en franzoys | du noble et puissant roy ponthus filz du roy | de galice. Et premieremant comme le soudain de ba | billoine ordonna ses trois filz pour guerroyer surs | chrestiente. Et leur baillia a chescung trente mille | combatans tous payes et sondoyes pour troys | ans Ainses commant vous orres etc. Jhesus maria.

L'explicit du roman va du bas du fol. 121^{vo} au haut du folio suivant : nous en reparlerons plus loin, de même que, dans la partie de la présente étude consacrée aux pièces en vers, qui occupent les fol. 122-149, nous donnerons les titres des différentes œuvres qui y sont reproduites et même, pour quelques-unes d'entre elles au moins, leur texte intégral.

L'explicit du roman permet de reconstituer sans grande difficulté l'histoire même du manuscrit. Voici sa teneur :

Cy finist le liure de la vie dou noble | roy ponthus roy de galice et de bretagne | et de la belle sydoine sa femme Escript | a martignyer a laid et postulacion de noble anthoine dou chastellar aultremant | dyserable pour la mayn de glaude gro | banet son petit et humble seruitour lan | MIIICLXXIIII.

Si, malgré toutes nos recherches, Claude Grobanet, le scribe à qui nous devons la copie de notre manuscrit, est demeuré rebelle à toute tentative d'identification — M. André Donnet ayant bien voulu m'écrire que tout ce qu'il savait de lui était qu'un autre des manuscrits Supersaxo, celui qui contient les *Voyages* de Jean de Mandeville, était aussi dû à sa main¹ — ; si les archivistes des départements de la Savoie et de la Haute-Savoie n'ont même pas pu trouver dans leur ressort quelque trace que ce soit du nom de famille Grobanet, et qu'en conséquence nous ne pouvons dire de Claude autre chose que ceci : qu'en 1474 il était à Martigny, aux gages d'Antoine du Châtelard, et qu'il était sans doute originaire du sud-est de la France, ainsi qu'en témoignent des formes comme *dou* « du », *servitour*, *royna* « reine » (fol. 62^{vo}), noble Antoine du Châtelard, alias d'Isérables, est au contraire un personnage assez bien connu, puisqu'il s'agit d'un membre de la famille Grossi du Châtelard, maison féodale de la Vallée d'Aoste qui possédait au XIII^e siècle déjà la seigneurie du Châtelard (ce nom étant orthographié aujourd'hui *Chatelar*, je crois), entre Valdigne d'Aoste et La Salle et, dès la même époque, sur l'autre versant des Alpes Pennines, la seigneurie d'Isérables. Notre Antoine, fils de Pierre du Châtelard, était établi à St-Maurice, puis à Martigny dont il acquit probablement la bourgeoisie et dont il fut vice-châtelain en 1466-1468. Du fait de sa femme Jaqueminne de Furno il hérita la métairie de Liddes, acheta à Henri II de Montheys des droits de dîme à Troistorrents, et à Collombey en 1456, et fut en litige avec les Compeys de Thorens et d'Aigle au sujet de biens dans le mandement de Monthey. Il mourut en 1495².

¹ Voir R. Riggenbach, *Die Bibliothek de Lavallaz in Sitten*, in *Der Schweizer Sammler*, vol. V (1931), p. 35.

² *Armorial valaisan*, Zurich, 1946, p. 118.

D'après le testament de Jörg uf der Flüe, plus connu sous le nom de Georges Supersaxo, daté de Sion, le 15 juin 1528, Antoine d'Isérables eut deux fils, Franciscus et Ludovicus. Franciscus lui-même eut trois enfants, Franciscus, Johannes et Margareta. La situation de cette famille, au début du XVI^e siècle, devait être financièrement peu brillante : le fait est que, aux termes de ce testament, Georges Supersaxo dit qu'il entra *possessionem bonorum, quae fuerunt quondam nobilium Antonii et Francisci de Castellario, alias de Accere* [Isérables], *quae sita sunt in parrochiis Martigniaci, Fulliaci et Riddae*³ et que, non sans de gros débours, il liquida diverses sommes dues par la même famille. On peut donc considérer comme vraisemblable que c'est alors même que les biens des d'Isérables passèrent aux mains de Georges Supersaxo, le plus riche et le plus puissant des Valaisans du temps, qui « fit de son immense fortune un usage savant » et qui s'intéressa en particulier à la Renaissance⁴, que ce dernier entra en possession de notre manuscrit. Celui-ci, plus heureux que tant d'autres possessions de Georges, resta dans sa famille, à ses héritiers, en même temps que beaucoup d'autres livres. Et les Supersaxo ayant disparu, il passa, de même que la maison dans laquelle il était conservé, aux Montheys et, par le mariage de Barbara de Montheys en 1730 avec Pierre-François de Lavallaz⁵, à cette dernière famille. On sait enfin que l'Etat du Valais, aidé par la Confédération, la Fondation Gottfried Keller et quelques mécènes, se rendit acquéreur de la bibliothèque de Lavallaz, il y a une trentaine d'années, et qu'il la confia aux soins de la Bibliothèque cantonale⁶.

Cela dit, nous examinerons maintenant, aussi rapidement que possible, en tenant compte surtout de l'intérêt qu'elles présentent, les deux diverses parties de notre manuscrit : le roman de *Ponthus et Sidoine* d'abord, les pièces en vers ensuite.

³ *Die Walliser Landrats-Abschiede seit dem Jahre 1500*, pp. D. Imesch, vol. II, Brigue, 1949, p. 289.

⁴ Voir l'*Armorial valaisan*, p. 253.

⁵ R. Riggenbach, *art. cit.*, p. 56.

⁶ R. Riggenbach, *art. cit.*, p. 33.

Le roman de « Ponthus et Sidoine »

Du mariage d'un roi de Galice nommé Thibor et de sa femme, qui était fille d'un roi d'Aragon, naquit un fils, Ponthus. Il arriva que peu après, le Soudan de Babilone, qui avait quatre fils, décida que tandis que le plus jeune hériterait de son empire, les trois autres, disposant chacun de trente mille combattants et plus payés pour trois ans, iraient eux-mêmes au loin se tailler des royaumes et conquérir des pays. L'un d'eux, Broadas, aborda en Galice, s'empara des gens qui se trouvaient à l'endroit où il débarqua, et apprit d'eux que le roi du pays était le roi Thibor. Après avoir envoyé douze nefes devant le port de la Corogne, Broadas ordonna à quelques-uns de ses soldats de s'habiller comme des marchands d'étoffes précieuses, de pénétrer dans la ville et d'aider le gros de ses troupes à s'en emparer. La ruse réussit et, au point du jour, les faux marchands firent escalader les murailles à Broadas et aux siens, qui mirent à mort les habitants et firent prisonnier le roi Thibor, qu'ils tuèrent ensuite. Mais la reine, elle, parvint à s'enfuir, de même que Ponthus et un vieux chapelain. Ponthus, toutefois, ainsi que son cousin Polydès et d'autres parents, sortirent de la grotte où ils étaient cachés et tombèrent aux mains des païens qui les amenèrent devant Broadas. Sommés d'accepter la loi de Mahomet, ils s'y refusèrent et furent condamnés à mort. Mais, ému de pitié, un chevalier chrétien renégat les fit entrer dans un navire et leur fournit des vivres ; et ils cinglèrent ainsi vers la France. Ce même chevalier, Patrice, sauva également le frère du roi Thibor, en lui suggérant de feindre de se faire musulman et d'attendre le retour de ses quatorze neveux.

Ponthus, peu après, aborda heureusement avec ses compagnons en Basse Bretagne, tout auprès d'une forêt où s'élevait une abbaye sur un rocher. En ce temps-là régnait sur la Bretagne le vieux roi Huguet, lequel n'avait qu'une fille unique, Sidoine ; sa femme étant gravement malade, aucun espoir pour lui d'avoir jamais un héritier mâle. Le sénéchal du roi, qui chassait ce jour-là dans la forêt de Susynoz, poursuivit un cerf qui alla précisément se réfugier sur la roche où avaient abordé les princes de Galice ; et ceux-ci, après avoir raconté leur histoire, furent conduits auprès du roi de Bretagne, qui se chargea d'eux et les confia aux barons du pays. Quant à Ponthus, il fut accueilli par le roi lui-même, qui lui fit son éducation, lui apprenant tous les secrets des chants et des jeux, si bien que, par sa piété et ses bonnes manières, il conquit la sympathie de tout le monde, y compris celle de la belle Sidoine, qui n'eut de cesse qu'elle ne fit sa connaissance. Et il était si beau, il se montra si courtois et si respectueux, qu'alors déjà elle commença à l'aimer.

Au milieu d'une fête magnifique pendant laquelle les deux jeunes gens eurent l'occasion de faire plus ample connaissance arriva un chevalier sarrasin accompagné de deux écuyers. C'était un envoyé du roi Barados, l'un des fils du sultan de Babilone : il voulait faire savoir au roi de Bretagne qu'il

s'avançait avec son armée et prétendait s'emparer du pays et le convertir à la loi de Mahomet. Ponthus s'offrit alors de combattre l'envoyé de Barados ; armé chevalier, le jeune prince, auquel son amie Sidoine avait fait cadeau d'un gonfanon, se lança sur le païen, lui assena de terribles coups et finit par lui trancher la tête, qu'il apporta aux deux écuyers, les chargeant de la remettre à Barados. Inutile d'ajouter que Ponthus, qui n'avait pas encore dix-huit ans, fut fêté à la cour de Huguet.

Mais l'armée sarrasine était nombreuse, plus nombreuse que celle des Bretons. Sur les conseils de Ponthus, Huguet appela ses voisins à l'aide, les priant de le rejoindre dans la quinzaine. Lorsque tous furent réunis, une grande bataille s'engagea près de Colentyn : elle se termina par la victoire de Ponthus et de ses alliés, après que, entre autres prouesses, le jeune chevalier eut sauvé la vie au roi Huguet et abattu Barados. Quant aux Sarrasins, ils essayèrent de rejoindre leurs navires, mais furent tous occis ou noyés.

Les barons chrétiens étant rentrés chez eux, Ponthus fut reçu avec l'enthousiasme que l'on imagine par Sidoine ; et le roi Huguet le nomma connétable de la Bretagne. Mais l'un des cousins du jeune vainqueur, Guenelet, conçut une grande jalousie à l'égard de Ponthus, du fait surtout qu'il avait su s'attirer l'amour de Sidoine. Il imagina donc de dire à une suivante de la princesse que Ponthus se moquait d'elle, et qu'il aimait ailleurs. Sidoine tomba dans le piège, traita Ponthus avec rigueur et celui-ci, désespéré, quitta la cour avec deux chambellans, deux valets et ses bagages, au grand regret du roi, qui n'était au courant de rien. Après avoir passé sept jours dans un ermitage de la forêt de Berthelleyen, Ponthus, sous le nom de Chevalier noir aux larmes blanches, fit savoir à tous les chevaliers de France qu'il se tenait à leur disposition, pour de loyaux combats, auprès de la Fontaine des merveilles de la forêt de Bertelleyen, tous les mardis à l'heure de prime : les combattants éventuels n'auront qu'à sonner du cor pour que lui-même se présente. Beaucoup acceptèrent le défi, tant de Bretagne que d'autres pays ; et chacun d'eux fut assigné à un mardi. Bernard de la Roche, Geoffroy de Lusignan, Landry de la Tour, le comte de Mortaing combattirent Ponthus, l'un après l'autre : tous furent battus et condamnés à se rendre prisonniers à la plus belle jeune fille de Bretagne, c'est-à-dire évidemment à Sidoine.

Après que, durant cinquante-deux mardis, le Chevalier noir eut vaincu cinquante-deux adversaires, arriva la fête de la Pentecôte. A cette occasion Ponthus organisa une grande fête à laquelle assistèrent les cinquante-deux chevaliers dont il avait eu raison. Furent invités également le roi Huguet ainsi que les plus belles dames et demoiselles du royaume, parmi lesquelles Sidoine qui, après quelque hésitation, accepta elle aussi. Ponthus, toujours incognito, alla au-devant de ses hôtes, auxquels il dispensa de magnifiques cadeaux. Puis, d'accord avec Huguet, il proposa que la fête se continuât par un tournoi, devant durer deux jours, à Rennes : le gagnant des joutes du lundi devait recevoir comme prix l'aumônière de la plus belle des invitées, et celui du mardi, un épervier et un « chapel » de fleurs donnés également par la plus belle des assistantes.

Toute la noblesse de loin à la ronde y vint. Le prix du lundi fut accordé au comte de Montbéliard, et celui du mardi, au duc d'Autriche. Après un bal qui suivit le souper du mardi, Ponthus accompagna ses invités jusqu'à

Châteaugiron : et ce fut alors qu'il avoua son amour à Sidoine, qui avait deviné que sous le Chevalier noir aux larmes blanches se cachait Ponthus en personne. Mais à ce moment précis Guenelet, envieux toujours et toujours désireux de s'insinuer dans les bonnes grâces du roi Huguet, profita des circonstances pour circonvenir ce dernier et calomnier Ponthus qui, se rendant compte de la froideur que lui témoignait le souverain, prit le parti de s'exiler. Après avoir pris congé de Sidoine, lui avoir promis un éternel amour et lui avoir fait promettre qu'elle l'attendrait sept ans, il laissa la Bretagne.

Ponthus aborda en Angleterre, au port de Hantone. Tandis qu'il se dirigeait vers Londres, il fendit en deux, d'un seul coup, un gros sanglier. Henry, le fils du roi d'Angleterre, qui assistait par hasard à la scène, en conçut une telle admiration pour l'étranger inconnu qu'était Ponthus, qu'il lui offrit de le prendre à son service. A la cour anglaise, sous le nom de Sourdy, Ponthus se distingua tant par sa beauté que par sa force et ses talents artistiques. Une guerre contre le roi d'Irlande lui permit en particulier d'exercer sa vaillance : sans même qu'il eût revêtu ses armes, il s'empara du roi d'Irlande et le contraignit à demander la paix au roi d'Angleterre. Ce dernier aurait voulu lui témoigner sa reconnaissance en lui accordant la main de la plus jeune de ses filles ; mais, fidèle à la promesse faite à Sidoine, Ponthus-Sourdy refusa, s'excusa, et se contenta d'accepter de nombreux et magnifiques cadeaux.

Alors que Ponthus était en Angleterre depuis plus de six ans, le roi Corbarant, troisième fils du sultan de Babilone, débarqua sur les côtes anglaises, comme l'avaient fait ses deux frères, l'un en Galice et l'autre en Bretagne. La flotte sarrasine était forte de plus de neuf cents navires ; sûr de sa puissance, Corbarant prétendait du roi d'Angleterre qu'il lui laissât le royaume et se reconnût son tributaire. Mais le roi, après avoir appelé à son secours les rois d'Ecosse et d'Irlande, organisa ses troupes, commandées par Sourdy, deux princes royaux et d'autres illustres personnages : il les répartit en six corps, qui se jetèrent sur les païens. Après d'héroïques combats, qui mirent aux prises en particulier Sourdy et Corbarant, les envahisseurs furent honteusement défaits ; Corbarant trouva la mort dans une rencontre navale : sa nef, abordée par celle de Sourdy, vit tous ses occupants tués, sauf trois Sarrasins qui acceptèrent de devenir chrétiens. Désireux, une fois de plus, de récompenser une telle vaillance, le roi d'Angleterre offrit à Sourdy la main de l'aînée de ses filles : une fois de plus fidèle à son serment, Ponthus dut refuser, si bien que le roi en conclut que le chevalier inconnu était sans doute déjà marié en France.

Mais retournons à Sidoine. Jour et nuit elle ne faisait que penser à Ponthus ; nuit et jour elle endurait d'affreuses peines d'amour. Or il advint que le duc de Bourgogne la demanda en mariage. Le roi de Bretagne, désormais vieux, était favorable à cette alliance : mais Sidoine, fidèle à la promesse qu'elle avait faite à Ponthus, obtint de son père un délai de sept ans, prétextant d'une maladie dont elle espérait bien guérir pendant ce laps de temps. Délai dont elle fut d'autant plus aise que le duc n'avait certes rien d'un jeune premier : il était vieux et gras, « tout demonyacle et yvroigne ». Et la princesse chargea Olivier, fils d'une de ses fidèles suivantes, de se rendre en Angleterre, et d'avertir Ponthus de ce qui se tramait.

Hélas, Olivier ne réussit pas à s'acquitter à temps de son message. Certes, à Hantone, on lui parla bien d'un merveilleux chevalier qui s'appelait Sourdy ; mais pas la moindre trace de Ponthus. Devinant cependant que Sourdy et Ponthus n'étaient qu'une seule et même personne, Olivier poursuivit son chemin : dans un bois, une bande de voleurs s'emparèrent de lui et le dépouillèrent, si bien que, mourant de faim, il parvint en Ecosse. C'est à la cour du roi de ce pays qu'enfin il rencontra Ponthus et qu'il put lui donner des nouvelles de Sidoine, qui sous peu devait devenir l'épouse du duc de Bourgogne, et qu'il put lui dévoiler le rôle abject joué par Guenelet. Ponthus alors, renonçant à son incognito, fit connaître sa véritable personnalité, raconta toute son histoire aux dignitaires de la cour et s'embarqua pour Vannes, avec toute une suite de chevaliers et de gens d'armes.

Il y arriva un lundi de Pentecôte. Or c'était le lendemain même que Sidoine, le délai de sept ans étant échu, devait devenir la fiancée, puis l'épouse du duc de Bourgogne. Le mardi matin donc, accompagné d'un seul valet, Ponthus rencontra un mendiant : il lui proposa d'échanger leurs vêtements et, accoutré de haillons, tenant en sa main un bourdon de pèlerin, il prend le chemin par lequel devait arriver le duc et sa suite, dont faisait partie Guenelet. Contrefaisant le fou, Ponthus se moque tant du duc que de son favori et ce dernier, irrité, veut frapper le faux mendiant avec un fouet ; mais le duc — ou plutôt le roi de Bourgogne car, pour un temps, c'est ce titre de roi que notre texte accorde au duc — l'en dissuade, si bien que Ponthus parvient à la cour, où il se faufile, avec une douzaine d'autres gueux, jusque devant la table de la fiancée. Car il était alors d'usage qu'aux banquets nuptiaux prissent part un groupe de mendiants.

Après le banquet, au moment où Sidoine s'apprêtait à servir à boire à ses pauvres, Ponthus laisse choir dans la coupe de la princesse un anneau orné d'un gros diamant qu'elle-même lui avait donné jadis, et lui demande de boire à la santé de Ponthus. Elle se trouble, reconnaît avec émotion le bijou et, ayant fait emmener les miséreux, reste seule avec une de ses suivantes — la mère d'Olivier — et Ponthus, qu'elle a tôt fait d'identifier. Pleurant tous deux de joie, heureux tous deux de s'être retrouvés et de voir qu'ils sont toujours fidèles l'un à l'autre, il lui confie qu'il n'est pas encore au bout de ses pérégrinations, étant donné qu'il veut aller reconquérir son royaume de Galice. Mais il lui suggère d'assister aux joutes auxquelles il va lui-même prendre part : elle le reconnaîtra à son écu, sur lequel sera peinte une dame blanche en champ d'azur. Joute dans laquelle il se trouve face à face avec le roi de Bourgogne ; et ce dernier, jeté à bas de son destrier par le choc de la lance de son adversaire, choit dans une grande fosse, le cheval par-dessus lui, et meurt tôt après. Ponthus feint d'en être fort peiné ; mais le roi de Bretagne et toute l'assistance, après qu'ils eurent su que le chevalier n'était autre que Ponthus, lui pardonnèrent bien vite cet accident involontaire. Car tous, au fond, étaient contents de ce qui était arrivé — tous, évidemment, à l'exception de Guenelet.

Le duc de Gloucester, présent au tournoi, se chargea au surplus de contribuer à la renommée de Ponthus en racontant les hauts faits de ce dernier en Angleterre : si bien que le roi Huguet fit bénir les fiançailles des deux jeunes gens par l'évêque de Vannes. Mais Ponthus, après qu'il eut comblé

chacun des cadeaux les plus précieux, eut lui-même ce qu'il désirait le plus au monde : Sidoine comme épouse. Quelques jours après les fiançailles eut lieu le mariage, célébré avec une pompe extraordinaire.

Ce qui n'empêcha pas Ponthus, fidèle à son dessein, de quitter sa chère Sidoine et de cingler vers l'Espagne. Arrivé avec son armée, sans que nul ne se fût aperçu du débarquement, à la Corogne, il établit son camp à une lieue de la ville. Bientôt il retrouva son oncle ainsi que Patrice, le chevalier qui l'avait sauvé des Sarrasins. Il organisa ensuite ses troupes et marcha contre Brioadas, que naturellement il battit et tua, ce qui provoqua la débandade des païens et la reddition de la ville. Pour remercier Dieu de la victoire qu'il lui avait accordée, Ponthus offrit son harnachement à la cathédrale de la Corogne dans laquelle il se fit consacrer roi par l'évêque. Il combla ensuite de dons les chevaliers qui l'avaient accompagné, et enfin eut la joie de retrouver sa mère, qui vivait misérablement en demandant l'aumône.

Il ne lui restait donc plus qu'à retourner en Bretagne afin d'y chercher Sidoine : une fois de plus, il s'embarqua pour le nord. Mais, pendant son absence, Guenelet avait imaginé de fabriquer de fausses lettres qui annonçaient que l'armée de Ponthus avait été battue par celle de Brioadas, et que le jeune roi de Galice lui-même avait été blessé à mort ; et ses dernières volontés étaient que Guenelet épousât Sidoine et héritât de ses trésors à lui, Ponthus. Guenelet compléta son plan en corrompant les troupes bretonnes et en faisant occuper par des soldats qui lui étaient dévoués les places importantes du royaume. Quant au roi Huguet, toujours plus vieux et plus malade, il se laissa convaincre et insista auprès de sa fille pour qu'elle acceptât la main de Guenelet : mais Sidoine refusa fièrement, en disant qu'elle préférerait se faire religieuse qu'épouser un homme dont elle savait la fausseté et la déloyauté. Fou de rage, Guenelet voulut se jeter sur la princesse qui, pour lui échapper, courut s'enfermer avec quelques fidèles dans une tour qu'aussitôt le félon fit surveiller de telle manière que les prisonniers n'y pussent recevoir le moindre ravitaillement. Par ailleurs, le roi Huguet lui-même est emprisonné, si bien que Sidoine, pour sauver son père et pour sauver ses co-prisonniers qui mouraient de faim, consentit à contre-cœur à épouser Guenelet.

Mais ce jour même Ponthus débarqua en Bretagne, tout heureux à la pensée de retrouver Sidoine. Celle-ci, avertie par un songe, lui dépêcha un sien écuyer, qui rejoignit Ponthus, le mit au courant des événements et lui suggéra le stratagème suivant : ils se déguiseront en ménestrels, demanderont à se produire au château, se jetteront sur Guenelet et le tueront. Tout réussit à merveille : Ponthus trancha en deux la tête de Guenelet, et traîna son corps à travers la ville.

Et nous voici enfin au terme de notre long récit. Le lendemain même arrivèrent les barons de Bretagne, d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande : on leur apprend la trahison de Guenelet, ainsi que son châtimement. Puis Ponthus annonce au comte de Gloucester qu'il a l'intention de se rendre en Angleterre, afin d'y marier son cousin Polydès à Guenièvre, la fille du roi d'Angleterre. Proposition acceptée avec joie par ce dernier ; les noces donnèrent lieu à de grandes fêtes, à des tournois où Ponthus triompha une fois de plus. Après

quoi il rentra en Bretagne, non sans avoir donné d'excellents conseils tant à Guenièvre qu'à Polydès.

Peu après son retour à Vannes, il monta sur le trône de Bretagne, le vieux roi Huguët étant enfin mort. Puis Ponthus et Sidoine s'en allèrent en Galice, où ils séjournèrent une année, durant laquelle il récompensa magnifiquement tous ceux qui l'avaient aidé, et débarrassa définitivement le pays des Sarrasins. Rentré en Bretagne, il ne la quitta plus que pour aller faire une visite à son cher Polydès, devenu roi d'Angleterre, qui lui-même partit ensuite pour la Galice, pour y voir ses parents et ses amis. Et, dit enfin notre manuscrit, « le roy Ponthus et Sydoine sa femme veisquirent assez longuemant et regnerent moult justemant, au grand plaisir de leur païs. Et puis finirent leurs jours a grans regrès de tout le peuple. Mais avisés est de la vie mondayne : car si beau, si riche ne si fort n'est qui au fort ne conviengne layssier ce siegle et prandre fin naturelle. Deo gratias ».

Tel est le contenu du roman de *Ponthus et Sidoine*, qui fit sans doute les délices de noble Antoine d'Isérables et de sa famille comme il les fit de tant de lecteurs des XV^e et XVI^e siècles. Car nous en connaissons plusieurs manuscrits, ainsi que l'a relevé M^{lle} Droz⁷ : il en existe sept à la Bibliothèque nationale de Paris, soit Fonds français n^{os} 1486, 1487, 5031, 12579, 15219 (incomplet du début), Nouv. acquis. françaises n^{os} 5237 (un seul feuillet) et 6639 ; deux à la Bibliothèque de l' Arsenal à Paris (n^{os} 3001 et 3149) ; un dans la Bibliothèque James de Rothschild, où il porte le n^o 1439. La Bibliothèque de l' Université de Cambridge en possède deux, les n^{os} FF 3.31 et HH 3.16⁸, et un autre a appartenu à la bibliothèque de Sir Thomas Phillipps à Cheltenham, où il portait le n^o 3594. Un autre manuscrit de *Ponthus et Sidoine* se trouve à Gand (n^o 588^{bis}), un autre à la Bibliothèque de la ville de Hambourg⁹, un autre encore au British Museum de Londres, où il est coté 15 E. VI¹⁰. En France, en dehors de Paris, nous trouvons un exemplaire de notre roman à Lyon (n^o 709) et un autre à la Bibliothèque municipale de Tours (n^o 955). En Italie enfin, il y en avait un à Turin (n^o L. IV. 5), et il en existait un autre dans une bibliothèque privée¹¹. Quelques-uns enfin, mentionnés dans d'anciens inventaires, ont disparu depuis : c'est le cas d'« ung livre de Ponthus en pappier, couvert de cuir vert » qui appartenait, antérieurement à 1483, à

⁷ *Ponthus et la belle Sidoine*. Notice de E. Droz, Lyon, s. d. [1926], p. 6. Cette étude, dans les pages qui suivent, est citée sous : Droz.

⁸ Voir P. Meyer, *Les manuscrits français de Cambridge*, in *Romania*, t. XV (1886), pp. 275-276.

⁹ Voir R. Heiligbrodt, *Eine altfranzösische Handschrift auf der Hamburgischen Stadtbibliothek*, in *Neuphilologische Beiträge, herausgegeben vom Verein für neuere Sprachen in Hannover...* am 4., 5. und 6. Oktober 1886, Hanovre, 1886, p. 66.

¹⁰ H. L. D. Ward, *Catalogue of Romances in the Department of Manuscripts in the British Museum*, vol. I [Londres], 1883, p. 469.

¹¹ Il est mentionné par P. M[eyer], dans son compte-rendu du volume *Novelle e poesie francesi inedite o rarissime del secolo XIV*, Florence, 1888, in *Romania*, t. XIX (1890), p. 341, qui précise que ce manuscrit contenait également une traduction du *Liber Consolationis et consilii* d'Albert de Brescia, un texte en prose de la *Chastelaine du Vergier*, le *Dit des Oyseauux* et le *Conseil des Oyseauux*, et qu'il a dû être écrit dans la Vallée d'Aoste, étant donné qu'« en divers endroits apparaissent les armes de la maison de Challant... accouplées parfois à celles de la maison de la Chambre ».

Charlotte de Savoie, fille du duc Louis, née en 1445 et mariée en 1457 au futur Louis XI, roi de France¹², de deux autres exemplaires du même ouvrage qui figuraient dans la bibliothèque des ducs de Bourbon¹³, et d'un autre enfin, qui est mentionné en 1470 dans un inventaire des comtes de Béarn¹⁴. Et l'intérêt que portait le public cultivé aux aventures de Ponthus est démontré encore par les nombreuses éditions du roman qui se succédèrent entre les dernières décennies du XV^e siècle et le premier tiers du siècle suivant : M^{lle} Droz n'en énumère pas moins de dix, parues soit à Genève, soit à Lyon, soit surtout à Paris¹⁵ : de la comparaison en particulier des bois, ce savant a conclu que le *Ponthus* de Guillaume le Roy a paru entre 1481 et 1487, et que l'édition de Gaspard Ortuin est postérieure à 1487¹⁶. Disons enfin qu'il existe de *Ponthus et Sidoine* une adaptation anglaise, *King Ponthus and the fair Sidone*, connue par un seul manuscrit, conservé à Oxford¹⁷.

« Faible ouvrage », a dit Paul Meyer de notre roman¹⁸, tandis qu'au contraire Gaston Paris souhaitait que *Ponthus et Sidoine* trouvât un éditeur moderne, étant donné que ce récit n'est pas aussi pauvre et aussi faible qu'on a bien voulu le dire, et qu'au surplus il présente de l'intérêt à des points de vue très divers¹⁹. Que cette œuvre ait obtenu un succès considérable, qui dura longtemps après sa parution, voilà qui est démontré, comme nous l'avons dit, par le nombre même des manuscrits et des éditions qui nous en sont parvenus ; pour qu'il ait été si lu, il a bien fallu que le public du temps y eût trouvé plaisir et profit. Mais qu'il s'agisse vraiment, aux yeux de la critique moderne, d'un roman méritant une considération particulière, c'est ce que nous n'oserions soutenir ; comme on l'a reconnu depuis longtemps, son auteur n'a fait que suivre, pour les données générales, celles du roman de Horn, écrit en anglo-normand dans les premières années du XIII^e siècle — qu'il aura connu dans un texte rajeuni qui ne nous est pas parvenu —, tout en les corsant, ainsi que l'a bien dit M^{lle} Droz, d'une série d'épisodes — première trahison de Guenelet, retraite de Ponthus dans la forêt de Berthelley, série des combats singuliers près de la Fontaine des merveilles —, ce dernier épisode étant emprunté au *Chevalier au lion* de Chrétien de Troyes, et les

¹² Tuetey, *Inventaire des biens de Charlotte de Savoie*, in *Bibliothèque de l'École des Chartes*, 6^e sér., t. I, 26^e année (1865), p. 258.

¹³ Le Roux de Lincy, *Catalogue de la bibliothèque des ducs de Bourbon*, in *Mélanges de littérature...* p.p. la Société des bibliophiles français, Paris, 1850, pp. 105 (n^o 248) et 125 (n^o 212).

¹⁴ Voir G. P[aris], compte rendu de *King Ponthus and the fair Sidone...*, in *Romania*, t. XXIV (1897), p. 469, qui pour le manuscrit en question admet la date extrême de 1412. Mais cette date a été rectifiée en 1470, qui est celle de l'inventaire dans lequel est mentionné ce manuscrit, par P. Meyer, in *Romania*, t. XXXIV (1905), p. 142, note 1.

¹⁵ Droz, p. 10. Cf. en particulier la notice sur l'édition lyonnaise de Guillaume le Roy, dont Mlle Droz reproduit les filigranes, le titre, la première page, les bois et la dernière page (*op. cit.*, pp. 11-40), et celle sur l'édition, lyonnaise aussi, de Gaspard Ortuin, dont le même auteur fournit les filigranes, le titre, la première et la dernière pages (*op. cit.*, pp. 41-44).

¹⁶ Droz, p. 54.

¹⁷ *King Ponthus and the fair Sidone*, p.p. P. J. Mather, in *Publications of the Modern Language Association of America*, vol. XII, n^o 1, Baltimore, 1897.

¹⁸ P. Meyer, *art. cit.*, p. 276.

¹⁹ G. Paris, in *Romania*, t. XXVI, p. 469.

combats du Chevalier noir aux larmes blanches ressemblant fort à ceux du roman de *Perceforest*²⁰. Il n'est pas jusqu'aux déguisements de Ponthus en miséreux ou en jongleur qui n'aient derrière eux toute une tradition : qu'il nous suffise de mentionner *Tristan et Yseut* pour le premier, et le *Comte de Poitiers* pour le second.

C'est seulement dans le cadre général, dans les noms de lieux et de personnes, par son intention didactique enfin que l'auteur de *Ponthus et Sidoine* a presque uniquement innové. Car si dans notre récit nous rencontrons un Olivier, un Gannelet — diminutif de Ganelon —, un roi Huguet dont le nom rappelle fortement celui du roi Hugon de Constantinople dans le *Voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople*, une Guenièvre qui porte le nom de la femme du roi Arthur, les autres personnages du roman ont des noms appartenant pour la plupart à la toponymie du nord-est et du centre-est de la France. On sait que du fait que notre protagoniste s'appelle Ponthus et qu'un rôle de quelque importance est attribué au chevalier Landry de la Tour, d'une part, et que d'autre part un Ponthus de la Tour Landri a vécu au XV^e siècle, Montaiglon a supposé que l'auteur du roman n'aurait été que ce personnage. Hypothèse rejetée par Gaston Paris qui, remarquant que Ponthus de la Tour Landri ne devint chef de sa maison qu'après la mort de son frère aîné, vers 1415, qu'on le voit encore combattre à Formigni en 1450, et qu'on est en droit dès lors de conclure qu'il était né vers 1400, estime improbable qu'on ait pu composer un roman en son honneur avant 1425, date à laquelle, croyait ce savant, le roman existait déjà. Quelle que soit la date qu'il faille attribuer à *Ponthus et Sidoine*, il est vraisemblable que cet étrange nom de Ponthus n'a pas passé d'un personnage historique à notre héros, mais que c'est plutôt, comme l'a dit encore Gaston Paris, le processus inverse qui a eu lieu. Rien en réalité ne s'opposerait — ce problème demandant à être étudié en détail — à ce que l'auteur du roman soit le grand-père de Ponthus, Geoffroy de la Tour Landri, qui a écrit deux livres d'enseignements remplis d'histoires de tout genre, qui avait composé beaucoup de chansons et de rondeaux ; il l'aurait écrit, précise Gaston Paris, dans les années qui s'écoulèrent entre la composition de son livre à ses filles (1371-1372) et sa mort, survenue en 1390.

Opinion d'autant plus soutenable que, comme l'a remarqué avec raison M^{lle} Droz, *Ponthus et Sidoine*, plus qu'un roman d'aventures est, ainsi que le précise le prologue, un roman pédagogique, très voisin, quant au but qu'il se propose, du *Petit Jehan de Saintré* d'Antoine de la Salle : c'est-à-dire la « narration de la vie aventureuse du parfait jeune homme et son initiation à l'amour » ; et surtout, ajouterais-je, son initiation à la vie chevaleresque et à toutes les obligations que celle-ci comporte. Car il ne fait pas de doute que c'est avant tout l'éducation d'un jeune garçon de bonne famille, du jeune chevalier, du jeune roi Polydès (et aussi de la jeune reine Guenièvre), plus que les aventures, les récits de combats et de voyages, qui tiennent à cœur à l'auteur du roman. Auteur qui, conclut M^{lle} Droz, n'a pu être qu'un père ou un précepteur habitant cette Petite Bretagne qu'il connaissait bien, et qui constitue le point central du récit, le point auquel revient toujours le héros.

²⁰ Droz, p. 6.

II

Les textes en vers

Le copiste de notre manuscrit, Claude Grobanet, a fort bien compris les intentions de l'auteur du roman qu'il transcrivait. Lui aussi tenait surtout à offrir à Antoine d'Isérables un ouvrage avant tout éducatif et moral, un ouvrage dont le romanesque même, la multiplicité des épisodes, la « signorilità », faisait passer plus aisément les leçons qu'il contenait. Intention didactique qui est visible dans la seconde partie du volume aussi, les pièces de vers qu'elle renferme étant non point des pièces de pure poésie, mais, dirais-je, de poésie appliquée, de poésie à portée pratique, soit qu'y soient développés des enseignements moraux ou des vérités religieuses : réflexions sur la vanité de la vie, sur l'inéluctabilité de la mort. Dans l'intention de Grobanet — qui sans doute était quelque pieux clerc attaché au moins temporairement à la maison d'Antoine d'Isérables —, ces pièces en vers ne sont qu'un complément au roman : nous le verrons avec le titre même dont il orne le *Bréviaire de noblesse*.

Ces pièces de vers, plus ou moins longues, occupent les folios 122-149 du manuscrit. Je dois leur identification à l'amabilité et à la science de M^{lle} Droz, que je me fais un devoir et un plaisir de remercier ici. En voici le catalogue détaillé :

1^o Le *Bréviaire de noblesse*, par Alain Chartier. Il porte en guise de titre — l'auteur n'en étant pas mentionné, pas plus du reste qu'il ne l'est dans le poème qui suit — les lignes que voici :

Cy apres sen suyt le breuiare de noblesse | contenant XII balades faytes
de XII vertus | et conditions requises en noblesse. Et les | quelles doit auoir et
bien garder en son [cœur] ¹ | quiconques veult estre appelle noble | Commant
fit le noble roi ponthus. | Dont est parle cza deuant.

Le texte de ce poème occupe dans notre manuscrit les folios 122^{vo}-131^{vo}. Il a été publié, sous le titre de *Le Breviaire des nobles*, dans les *Œuvres de maistre Alain Chartier... nouvellement reveues, corrigées...* par André du Chesne, Paris, 1617, pp. 581-593.

2^o Le *Lay de paix*, par Alain Chartier. En voici l'en-tête :

Cy apres sensuyt le lay de paix en | diuerses et belles manieres de ryme
a charle | de valoyz roy de france au temps de la pucelle | En la admonestant
de la paix comme il s'ensuyt.

¹ Ce mot manque à notre texte.

Ce poème occupe dans notre manuscrit les folios 131^{vo}-136^{vo}. Il a été publié dans les *Œuvres de maistre Alain Chartier...*, édit. cit., pp. 542-544. Sur les circonstances qui poussèrent l'auteur à écrire cette pièce, voir P. Champion, *Histoire poétique du quinzième siècle*, t. I, in *Bibliothèque du XV^e siècle*, t. XXXVII, Paris, 1923, p. 110 sqq.

3^o Le *Songe doré de la pucelle*, par un auteur inconnu. Il est introduit, au bas du folio 136^{vo}, par les mots

Cy apres sent suit | le songe de la pucelle.

Le poème lui-même est transcrit du haut du folio 137^{vo} au bas du folio 145^{vo}. Il a été publié dans le *Recueil de poésies françaises des XV^e et XVI^e siècles, morales, facétieuses, historiques*, réunies et annotées par Anatole de Montaiglon, t. III, Paris, 1856, pp. 204-230. Cet auteur en dit connaître deux éditions gothiques, l'une plus complète, de 14 feuillets grands in-8^o, et l'autre de format petit in-8^o, n'ayant que 8 feuillets. Le texte de cette dernière a subi des coupures de plus en plus nombreuses à mesure qu'on approche de la fin. Le texte du manuscrit sédunois est de beaucoup le meilleur : je me réserve d'y revenir et de le publier.

4^o Une série de six ballades, dont trois jusqu'ici inconnues. Elles occupent dans notre manuscrit les folios 145^{vo}-148^{vo}. En voici le texte, que je fais suivre, quand il y a lieu, de quelques notes. Dans ma transcription, j'emploierai les *i*, *j* et les *u*, *v* selon l'usage actuel, et j'adopte également une ponctuation moderne.

Cy après s'ensuyvent aulcunes balades a pleysance et de bon advis

Balade

Home mortel, cher de fayble nature,
Viende de vers, corps pleyn de gloire vaine,
L'ymaige painte de colour qui peu dure,
Tout aveuglé en pleysance mondayne,
5 Advise toy une fois la sepmayne,
Et pense bien que tu dois devenir
Et ont tu vas, car ta vie te meyne
Les yeulx bendés, vers ta fosse morir !

- De terre vins, etournes em porriture,
 10 Sens sçavoir quant : le heure est incertaine ;
 Et ton ame s'en va à l'aventure,
 Sellon tes fais, en joye ou en paine.
 Et puis qu'avisé est que la mort t'est prochaine,
 Ne pense plus a ton vil corps nourrir :
 15 Car tu t'en vas, sens respit ne allayne,
 Les yeulx bendés¹, vers ta fosse morir.

- Compter te fault dont tu dois avoir cure :
 Des grans meffais qui sont en toy demayne !
 Tu es lyé, de pechié et d'ordure,
 20 Por l'ennemy, comme larron de chayne :
 Et si t'ensuyt la mort qui est soudaine,
 Dont riens mortel ne te peust souccourir.
 Ains tous les jours t'en vas, par voye pleyne,
 Les yeulx bendés, vers ta fosse morir !

- 25 Prince ne roy, par seignourie aultaine,
 N'eschappe point : ains les convient fenir
 Autant que toy que chascun jour demeyne
 Les yeulx bendés, vers ta fosse morir !

¹ Ms : *bentes*.

Ballade jusqu'ici inconnue, comme a bien voulu me le faire savoir M^{lle} Droz. L'auteur en est inconnu. Elle occupe dans notre manuscrit tout le verso du folio 145, ainsi que les quatre premières lignes du folio 146^{vo}.

Balade

- Qu'est devenu David et Salomon,
 Mathesalé, Jozué, Machabée,
 Olofernes, Alexandre, Sanson
 Jule Cezar, Hector, Paris, Ponpée ?
 5 Ou est Herises¹ atout sa renommée,
 Arthus le roy, Godeffroy², Charlemeyne,
 Deyre³ le grant, Hercules, Tholomé ?
 Ilz sont tous mors. Ce monde est chose vaine.

¹ J'avoue ne pas pouvoir identifier ce personnage ; ce qui est certain, c'est que la lecture de son nom ne fait aucune difficulté. S'agirait-il peut-être d'Eryx, fils de Butès et de Vénus, célèbre par sa force, et tué par Hercule ?

² Godeffroy de Bouillon, chef de la première croisade.

³ Darius.

- Qu'est devenus Denys le roy fellon,
 10 Job le cortois, Thobie et leur domée,
 Aristotre, Ypocras et Platon,
 Judit, Ester, dame Penelopée,
 Royme Dido, Pallas, Juno, Medée,
 Guenyvre ⁴ aussi, et la tresnoble Helaine,
 15 Palamydes ⁵, Tristeyn atout s'espée ?
 Ilz sont tous mors. Ce monde est chose vaine.

- On est allés Lancelot au cueur bon,
 Et Theseus qui la mer a cerchée,
 Doygenes ? qu'est desvenu Jason
 20 Qui en Colcos prit la toyson dorée,
 Et Romulus qui a Rome fondée,
 Le roy Ponthus, qui tant ama Sydoyne,
 Menelaus atout sa grant armée ?
 Ilz sont tous mors. Ce monde est chose vaine.

- 25 Prince, ont est dame Pantissilée ⁶
 Qui devant Troye morit troy millieyne ?
 On est Troyle ⁷ et tous ceulx de l'armée ?
 Ilz sont tous mors. Ce monde est chose vaine.

Cette ballade occupe dans notre manuscrit le folio 146 presque en entier, ainsi que les quatre premières lignes du verso. Le texte en était jusqu'ici inconnu ; on n'en connaît pas l'auteur. Le thème développé, par contre, et plus encore le rythme du poème rappellent évidemment les deux pièces bien connues de François Villon, la *Ballade des dames du temps jadis*, et celle qui lui fait pendant, la *Ballade des seigneurs du temps jadis*. A ceci près que, tandis que Villon sépare nettement les morts illustres des mortes illustres, notre auteur les réunit, tout en consacrant la première et la troisième strophe uniquement aux hommes, et en ne parlant des femmes que dans la seconde partie de la deuxième.

Avons-nous donc, dans la présente pièce de vers, une trace directe de l'influence littéraire de Villon ? C'est d'autant moins certain que sur ce point comme sur beaucoup d'autres, Villon n'a pas inventé, ainsi qu'il résulte des multiples pages consacrées à cet écrivain par Campeaux ⁸, Sainte-Beuve ⁹, Wilmotte ¹⁰ et Pierre Champion ¹¹, pour ne mentionner que ces érudits.

⁴ Guenièvre, épouse du roi Arthur.

⁵ Palamède, fils de Nauplius, roi d'Eubée, inventeur, dit-on, des poids, des mesures, du jeu d'échecs, ainsi que de quatre lettres de l'alphabet grec.

⁶ Penthésilée, reine des Amazones, alliée de Priam pendant les dernières années du siège de Troie, et tuée par Achille.

⁷ Troilus, fils de Priam et d'Hécube ; il fut tué lui aussi par Achille.

⁸ François Villon, *sa vie et ses œuvres*, par A. Campaux, Paris, 1859, pp. 153-155.

⁹ C.-A. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, 3^e édit., t. XIV, Paris, s. d., p. 297.

¹⁰ M. Wilmotte, *Etudes critiques sur la tradition littéraire en France*, Paris, 1909, pp. 162-163.

¹¹ P. Champion, *François Villon, sa vie et son temps*, t. II, Paris, 1933, p. 188, note 3.

Edélestand du Méril déjà¹² a cité un *Canticum de morte* recueilli par Rambach, poème non daté sans doute, mais que ce dernier estime être du XIV^e siècle, poème qui commence ainsi :

Ubi Plato, ubi Porphyrius ?	Ubi Hector Trojae fortissimus ?
Ubi Tullius aut Virgilius ?	Ubi David rex doctissimus ?
Ubi Thales, ubi Empedocles	Ubi Salomon prudentissimus ?
Aut egregius Aristoteles ?	Ubi Helena Parisque roseus ?
Alexander ubi rex maximus ?	Ceciderunt in profundum ut lapides ;
	Qui scit, an detur eis requies ? ¹³

Vers d'une élaboration des plus faciles, certes, mais où déjà nous rencontrons, à côté de philosophes et de guerriers illustres dans l'antiquité païenne et biblique, un personnage féminin au moins, Hélène.

On a rappelé plus d'une fois aussi les vers fameux, attribués longtemps à saint Bernard de Clairvaux ou à Jacobus de Benedictis, auteur italien du XIII^e siècle, et qui seraient plutôt, semble-t-il, dus à la plume de Walter Mapes, écrivain anglais mort en 1208 ou 1209 qui, dans son *De Mundi vanitate*, s'écrie :

Dic ubi Salamon olim tam nobilis ?
 vel Samson ubi est dux invicibilis ?
 vel pulcher Absolon vultu mirabilis ?
 vel dulcis Jonathas multum amabilis
 Quo Caesar abiit celsus imperio ?
 vel Dives splendidus totus in prandio ?
 dic ubi Tullius clarus eloquio ?
 vel Aristoteles summus ingenio ?¹⁴

Et plus anciennement encore, en plein XII^e siècle, dans son *De contemptu mundi*, Bernard de Morlas, moine bénédictin peut-être d'origine anglaise, qui fréquenta les monastères de Bourgogne et fut l'ami de Pierre Maurice, abbé de Cluny, à qui il dédia son poème, aux alentours de 1140, se demande lui aussi

Est ubi gloria nunc, Babylonia ? sunt ibi dirus
 Nabuchodonozor et Darii vigor, illeque Cyrus ?
 Nunc ubi curia, pompaque Julia ? Caesar, obisti ;
 Te truculentior, orbe potentior ipse fuisti.
 Nunc ubi Marius atque Fabricius inscius auri ?
 Mors ubi nobilis et memorabilis actio Pori ?
 Diva philippica, vox ubi coelica nunc Ciceronis ?
 Pax ubi civibus atque rebellibus ira Catonis ?
 Nunc ubi Regulus, aut ubi Romulus, aut ubi Remus ?...¹⁵

¹² *Poésies populaires latines du Moyen Age*, p.p. M. Edélestand du Méril, Paris, 1847, p. 126.

¹³ A. J. Rambach, *Anthologie christlicher Gesänge aus allen Jahrhunderten der Kirche*, vol. I, Altona et Leipzig, 1817, p. 353.

¹⁴ *The Latin Poems commonly attributed to Walter Mapes*, p.p. Th. Wright, Londres, 1841, pp. 147-148.

¹⁵ *Poésies populaires latines du Moyen Age*, loc. cit.

Texte intéressant non seulement parce que, comme le poème que nous étudions, il fait une place à Romulus et Darius, mais parce que, comparé à ceux qui le suivent dans le temps, il en diffère par la juxtaposition dont il use de deux éléments dissemblables, mais convergents : des noms de personnes, certes, comme tous les autres, mais des noms communs aussi, noms de qualités représentatives des hommes célèbres ou des villes puissantes dont il constate la disparition. Ce n'est pas que Babylone qui a disparu : c'est sa gloire ; ce n'est pas seulement Jules César qui n'est plus que néant : c'est son palais et ses courtisans. Plus que Cicéron, c'est sa puissance oratoire qui n'est plus ; plus que Caton, c'est sa colère. De l'énumération fastidieuse autant que naïve du *Canticum de morte* du XIV^e siècle, nous remontons donc à un mode d'expression plus nuancé, plus varié, bien plus subtil, où l'on nous montre l'anéantissement dans la mort des qualités mêmes personnifiées par les illustres morts énumérés.

Texte de transition, peut-être, que celui de Bernard de Morlas. Le fait — qui a échappé aux critiques jusqu'ici — est en tout cas qu'on doit à un moine oriental, Jean de Damas, qui écrivait au début du VIII^e siècle ou à la fin du VII^e, deux pièces funèbres où le poète se demande, non pas ce que sont devenus tels mortels bien connus, mais, uniquement, tels ou tels sentiments. Dans un *Chant pour un office funèbre*, il demande

Ποία τῶ βίῳ τρυφή διαμένει λύπης ἀμέτοχος;
Ποία δόξα ἔσῃκεν ἐπὶ γῆς ἀμετάθετος;

« Wo ist die Lebensfreude — traduit Rambach —, die der Schmerz nicht trübt? Wo ist auf Erden eine Herrlichkeit, die immer währt? » Et, dans la dernière strophe, il continue :

Ποῦ ἔσιν ἡ κόσμου προσπάθεια; ποῦ ἔσιν ἡ τῶν προσκαίρων φαντασία;
Ποῦ ἔσιν ὁ χρυσὸς καὶ ὁ ἄργυρος; ποῦ ἔσιν τῶν οἰκετῶν ἡ πλημύρα καὶ ὁ θόρυβος;

« Wo ist der Welt Lust? Wo der Glanz des Irdischen? Wo Gold und Silber? Wo der Diener lärmendes Gedräng? » Après quoi il termine comme termineront ses successeurs :

Πάντα κόνις, πάντα τέφρα, πάντα σκιά,

« Sieh! Staub ist alles, Asche alles, Alles Schatten »¹⁶.

Procédé qui est plus nettement marqué encore dans un *Chant devant un cercueil* du même auteur :

Ποῦ νῦν συγγενεῖς τε καὶ φίλοι; ἄρτι χωριζόμεθα...
Ποῦ τὸ κάλλος τῶ σώματος, καὶ ποῦ ἡ νεότης; ποῦ εἰσὶ τα ὄμματα, καὶ ἡ μορφὴ τῆς
Πάντα ἐξηράνθη ὡς χόρτος, πάντα ἠφανίθησαν ... [σαρκὸς;

¹⁶ A. J. Rambach, *op. cit.*, pp. 142 et 144.

« Wo sind nun Freund' und Anverwandte ? wo ? Getrennt werden wir... Wo ist des Körpers Schönheit ? wo die Jugend ? wo des Auges, wo der Bildung Reiz ? Verdorret wie das Heu ist alles, und verschwunden ! »¹⁷

Il nous importe peu, maintenant, de savoir qu'au temps même de Villon, ou guère avant, Eustache Deschamps, dans l'envoi d'une de ses ballades, a pu se demander

Prince, et ou est Olivier et Rolans,
Alixandre, Charles li conquerans,
Arthus, Cesar, Edouart d'Angleterre ?
Ilz sont tous morz, et si furent vaillans...¹⁸

Il nous importe peu aussi de savoir qu'après Villon, après notre auteur inconnu, Octavien de Saint-Gelays, dans la description du chemin de *Jeunesse*, nous montre un voyageur cherchant en vain les traces des grandes amoureuses de l'antiquité, ou celles des héroïnes qui illuminèrent le passé, Didon, Lucrece, « Sabba qui tant fut louée », Hélène, Médée, Genèvre, Pénélope ; et qu'ailleurs encore, pour décider le poète à accepter avec résignation la sentence qui le condamnera, les Parques lui rappellent que les rois, les guerriers, les sages n'ont point échappé eux aussi à la mort¹⁹. Nous savons désormais que, comme une danse macabre qui en est la représentation picturale, le cortège des potentats et des hommes de guerre, des amoureuses et des reines s'est déroulé, tantôt avec tels figurants, tantôt avec tels autres, pendant des siècles et des siècles. Et nous devinons maintenant comment le thème s'est transformé, comment et où il est né.

¹⁷ A. J. Rambach, *op. cit.*, pp. 145-146.

¹⁸ *Œuvres complètes de Eustache Deschamps*, p.p. le marquis de Queux de Saint-Hilaire, t. III, Paris, 1882, Société des anciens textes français, p. 66.

¹⁹ H. Guy, *Octavien de Saint-Gelays « Le séjour d'honneur »*, in *Revue d'histoire littéraire de la France*, 15^e année (1908), p. 217.

Balade

Je cognoy que Dieux m'a formé
A sa aulte et digne semblance ;
Je cognoy que puis m'a donné¹
Arme, sens, vie et cognoissance ;
5 Je cognoy qu'a juste vallance,
Sellon mes fais, jugié seray ;
Je cognoy moult, mais je ne sçay
Cognoystre dont vient ma folie :
Car je sçay bien que je murray,
10 Et si n'amende point ma vie.

¹ Ms : *ma dame*.

Je cognoy qu'en grant povreté
Vins surs terre et nasquy d'enfance ;
Je cognoy que puis m'a presté
Dieux de ses biens a habundance ;
15 Je cognoy qu'amis ne chevance
Avecque moy n'enporteray ;
Je cognoy que, quant plus auray,
Plus dalant menray la moytié ;
Je cognoy tout ce de fin vray :
20 Et si n'amende point ma vie.

Je cognoy que m'avoit dampné
D'Adam la desobeissance ;
Je cognoy que par charité
Dieux enprit surs soy la vengeance ;
25 Je cognoy qu'au fer de la lance
Veult de sa mort faire l'essay ;
Je cognoy que ne ly porray
Jamais rendre la cortoisie
Qui m'a fait des graces que j'ay :
30 Et si n'amende point ma vie.

Je cognoy que j'ay ja passé
Grans tas de mes jours, sens doubtance ;
Je cognoy que j'ay amassé
Pechiés, et peu fait penitence ;
35 Je cognoy que par ignorance
Excuser je ne me porray ;
Je cognoy que trop tart viendray,
Quant m'ame sera departie,
A dire : je m'amenderay ;
40 Et si n'amende point ma vie.

Je cognoy qu'en la vanité
Dou monde ay mis m'esperance ;
Je cognoy que son amyté
Est a mon ame destruance ;
45 Je cognoy qu'en sa decepvance
Hont confiance clercz et lay ;
Je cognoy que quant finiray
— S'en ce point je meurs et define —
Tout le corps en enfer yray :
50 Et si n'amende point ma vie.

Prince, je suis en grant esmay
De moy, qui les aultres chastie :
Car je suis cilz qui le pis fait,
Et si n'amende point ma vie.

Cette ballade, fait amusant, n'est que partiellement inconnue et partiellement inédite. Car si une fois de plus je dois à M^{lle} Droz de savoir qu'une pièce avec vers initial identique figure dans le *Chansonnier du cardinal de Rohan*, manuscrit du XV^e siècle conservé à la Bibliothèque de Berlin et publié il y a quelque trente-cinq ans par Löpeltmann, j'ai pu constater, en confrontant ce texte avec celui du manuscrit sédunois, que le contenu de ce dernier est sensiblement plus long. Tandis en effet que la ballade du *Chansonnier*² est composée normalement de trois couplets et d'un envoi, la nôtre a cinq couplets et un envoi, les troisième et cinquième couplets du manuscrit Supersaxo ne figurant pas dans celui de Berlin qui, à quelques variantes près, se retrouve dans une des deux ballades qui suivent le poème didactique intitulé *L'Art et Science de bien parler et de soy taire*³, traduction de l'*Ars loquendi* d'Albertano de Brescia : ballade qui, étant donné le thème dont elle s'inspire, n'a aucun rapport avec le traité en question. Il s'agit donc de savoir lequel des deux, du texte Supersaxo ou du texte Rohan, fournit la version originaire. Certes, la forme du second est plus normale : n'empêche que le texte transcrit par Grobanet peut être celui d'une double ballade à laquelle, par suite d'un accident, il manquerait une strophe. D'autre part, étant donné le sujet traité, il est évident que la série des « je cognoy » pouvait s'étendre indéfiniment, et que l'auteur n'avait qu'une limite à sa verve : celle que lui fixait le moule poétique dont il entendait se servir. Reste donc le texte lui-même : or, tout compte fait, à l'exception de la leçon « ma dame » du vers 3, au lieu du « m'a donné » du manuscrit berlinois, toutes les autres divergences font pencher la balance en faveur du manuscrit sédunois, dont il faut dire qu'il est vraisemblablement antérieur au manuscrit Rohan, puisque celui-ci n'a pas été écrit avant 1463⁴ et même pas avant 1475, du fait que Raynaud a cru devoir noter que les poèmes de Boucicault qu'il contient n'ont pas été composés avant cette date⁵. Quant à l'imprimé d'où Montaignon et Rothschild ont tiré le texte de notre ballade, il n'est que de 1500 environ⁶.

Balade

L'on sorte souvant par grant desir
 Des biens assez temporelx et mondains :
 Aur et argent, vivre sens desplayssir,
 Estre doubtés, servis, prisés et crains,
 5 Chanter, dancier balades et refrains,
 Dire rondeaulx, virelays et beaulx dis :
 Mais toute foyz, quant souvant me retrains,
 Il n'est plaisir que d'estre em paradis.

² *Die Liederhandschrift des Cardinals de Rohan*, p.p. M. Löpeltmann, in *Gesellschaft für romanische Literatur*, vol. 44, Göttingue, 1913, pp. 8-9.

³ *Recueil de poésies françaises...* p.p. Anatole de Montaignon et James de Rothschild, t. X, Paris, 1875, pp. 362-363.

⁴ *Die Liederhandschrift...*, p. IX.

⁵ G. Raynaud, *Rondeaux et autres poésies du XV^e siècle*, Paris, 1889, p. X.

⁶ *Recueil de poésies...*, vol. cit., p. 351.

- Plusieurs veillent avoir a leur plaisir
10 Aur et argent, de joyaulx estre plains,
Et gouverner tout a leur beau laysir
Les offices des seigneurs souverains :
Mais ja soit ce qu'on ait tout par les mains,
Au temps present et en celluy ja dis,
15 C'est assez peu, car comme on dist les saintz,
Il n'est playsir que d'estre em paradis.

- C'est peu de fait en delices gesir,
Car l'on en peut avoir marthiries maintz ;
Ne home ne doit pas tant de bien chosir
20 Qu'il en soit ¹ puis par durs tormans contrains :
Ains devons tous estre segurs et certains
Qu'il fault morir, chacun sens contredis,
Et qu'en la fin de nous jours brief et vains,
Il n'est playsir que d'estre em paradis.

- 25 Prince des cieulx, je te supplie ains
Que je meure pardon de mes mesdis
Et mes meffais : car de tous biens certains,
Il n'est playsir que d'estre em paradis.

¹ Ms : *suis*.

Pièce jusqu'ici inconnue, et d'auteur inconnu, qui occupe le verso du folio 147 de notre manuscrit presque au complet, et les six premières lignes du folio 148 recto.

Balade

- Il n'est dangier que de villayn,
N'orgoil que de povre enrichi,
Ne si segur chemyn que le playm,
Ne souccours que de vray amy,
5 N'entresprise que d'ome hardy,
Ne trayson que par envie,
N'avancemant que flacterie,
Ne vallant cueur que volenteux,
Ne tormant que merencolie,
10 Ne chiere que d'home joyeulx.

Il n'est richesse que d'estre sain,
 Ne langour que vivre en soussi,
 Ne que la mort riens plus certayn,
 Ne d'amours tel bien que mercy,
 15 Ne malheur que d'home appovry,
 Ne povreté que maledie,
 Ne desespoir que jalousie,
 Ne ault voloir que d'amoureux,
 Ne dolour que perdre s'ameye,
 20 Ne chiere que d'home joyeux.

Il n'est viande que vin et payn,
 Ne meilleur chasteaul que provy,
 Ne mangier que quant on a fayn,
 Ne lacheté qu'en cueur pansy,
 25 Ne mordre que de preil revy ¹,
 Ne beaulté que bonne vie,
 Ne mayson que la bien garnye,
 N'angoisse qu'en cueur convoiteux ²,
 Ne noblesse que cortoyisie,
 30 Ne chiere que d'home joyeux.

Prince, que volés que die ?
 Il n'est tresaur que prodomye,
 Ne beau parler que gracieux,
 Ne louer gens qu'après leur vie,
 35 Ne chiere que d'home joyeux.

Si la présente ballade, ainsi qu'a bien voulu me le faire savoir M^{lle} Droz, se retrouve en particulier dans le *Jardin de Plaisance* ³, la comparaison des deux textes nous montre, comme ç'a été le cas pour une pièce précédente, qu'ils n'ont que quelques vers de commun en plus du premier, et que la disposition générale diffère également. Car si notre ballade est formée de trois strophes de dix vers et d'un envoi de cinq, celle du *Jardin de Plaisance*, attribuée à Alain Chartier, est plus courte, avec ses trois strophes de huit vers et son envoi de quatre. Le contenu du texte aussi est dissemblable, puisque seuls les vers 1-4, 11, 13, 16, 17, 23, 27, 32, et peut-être le vers 22 de notre ballade se retrouvent dans le *Jardin de Plaisance*, à des endroits différents de ceux qu'ils occupent dans notre version, sauf les quatre premiers.

¹ Si le *provvy* du vers 22 risque fort d'être un « profit », les deux derniers mots du vers 25 — vers qui n'apparaît que partiellement dans les autres textes de cette ballade — sont pour moi incompréhensibles.

² Ms : *cognoteux*.

³ *Le Jardin de Plaisance et Fleur de rhétorique*, reproduction en fac-similé de l'édition publiée par Antoine Vérard vers 1501, Paris, 1910, Société des anciens textes français, f^o CX.

La ballade, telle à peu près qu'elle figure dans ce dernier recueil, est conservée dans de nombreux manuscrits⁴. Et, comme elle a été attribuée aussi à Villon, elle a passé dans nombre d'éditions des œuvres de ce dernier ; on la trouve également dans le *Chansonnier Rohan*⁵. Mais partout, autant que j'ai pu le vérifier — je n'ai pu examiner que les textes imprimés —, sous la forme réduite qu'elle a dans le *Jardin de Plaisance*, et qui est la suivante — j'en modernise l'orthographe et la ponctuation — :

- | | |
|---|---|
| <p>Il n'est danger que de vilain
 N'orgueil que de povre enrichi
 Ne si seur chemin que le plan
 Ne secours que de vray amy
 5 Ne desespoir que jalousie
 N'angoisse que cueur convoiteux
 Ne puissance ou il n'ait envie
 Ne chere que d'homme joyeux.</p> <p>Ne servir qu'au roy souverain
 10 Ne lait nom que d'homme ahonty
 Ne manger fors quant on a fain
 N'emprise que d'homme hardy
 Ne povreté que maladie
 Ne hanter que les bons et preux
 15 Ne maison que la bien garnie
 Ne chere que etc.</p> | <p>Ne richesse que d'estre sain
 Nen amours tel bien que mercy
 Ne de la mort riens plus certain
 20 Ne meilleur chastoy que de luy
 Ne tel tresor que preudhomme
 Ne paistre qu'en grant seigneurie
 Ne chere que etc.</p> <p>Que voulez vous que je vous dye
 25 Il n'est parler que gracieux
 Ne louer gens qu'après leur vie
 Ne chere que etc.</p> |
|---|---|

Texte qui n'est certes pas parfait, si on le compare à celui du *Chansonnier Rohan*. Il est évident qu'il lui manque un vers à la troisième strophe : vers qui, dans cette dernière copie, est identique au vers 6 du *Jardin de Plaisance*, tandis que celui-ci est remplacé par « Ne haut vouloir que d'amoureux » qui se retrouve dans le texte sédunois.

En bref, nous sommes en présence de deux éditions en quelque sorte du même poème : une édition plus longue, représentée par le seul manuscrit Supersaxo, et une édition plus réduite. Remarquons que notre version, qui occupe le recto du folio 148 et plus de la moitié du verso, n'est pas sans défauts : le vers 21 est sans doute altéré, comme sont altérés les vers correspondants du *Jardin de Plaisance* et du *Chansonnier Rohan* ; le vers 25 est pour moi incompréhensible ; et j'ai remarqué qu'au vers 28 notre manuscrit donne « cognoteux », qui n'est qu'une faute de lecture pour le « convoiteux » des autres copies.

⁴ *Le Jardin de Plaisance...*, t. II. *Introduction et notes* par E. Droz et A. Piaget, Paris, 1924, Société des anciens textes français, pp. 218-219.

⁵ *Die Liederhandschrift...*, pp. 48-49.

Balade

Se au jour d'uy veulx vivre em paix,
Plus qu'onques mais, te fault souffrir,
Dissimuler en dis et en fais.
Prens le temps tel que peut venir,
5 De riens que voyes ne t'esbair¹ ;
En bon espoir te reconforte ;
Laysse Dieu en tout convenir :
C'est la chose dont je t'enhorté.

Escute, regarde et te tays ;
10 Laysse l'eaul aval courrir,
Suys les bons et fuyt les malvais :
Il ne t'en peut que bien venir.
Et pour plus grand peril fuyr,
Si tien ta langue comme morte :
15 Trop parler nuyt, ce peus veoir :
C'est la chose dont je t'enhorté.

Simplement te tien deshormais
Pour les envieux abstenir ;
Prentregar a ce que tu fais,
20 La fin qu'elle peut advenir.
Leaulté veuilles maintenir,
Va droyte voye, non point torte :
Ainsi porras a Dieu venir :
C'est la chose dont je t'enhorté.

25 Prince ne roy ne peut fuyr
Que de mort ne passe la porte
Sy nous en doit bien souvenir :
C'est la chose dont je t'enhorté.

Explicit Deo gratias

La ballade reproduite ici occupe la moitié du verso du folio 148, et presque tout le recto du suivant, avec lequel se termine le texte de notre manuscrit. Cette ballade est bien connue, du fait qu'elle figure dans le *Jardin de Plaisance*², dans le *Chansonnier Rohan*³, dans le *Recueil* de Montaiglon

¹ Ms : *esbais*.

² *Jardin de Plaisance...*, édit. cit., f° CXXV.

³ *Die Liederhandschrift...*, pp. 12-13.

et Rothschild ⁴, et qu'elle apparaît déjà dans une dizaine de manuscrits ⁵. Le texte des éditions précitées diffère cependant du nôtre, en plus que par certaines variantes, par la fin. Tandis que le *Jardin de Plaisance* et le *Recueil* ne donnent que les trois strophes de huit vers, le *Chansonnier Rohan* les fait suivre du quatrain

Aies Dieu en ton souvenir
Et hante les gens de ta sorte
Sans nulluy blasier ne hair ;
C'est la chose dont plus t'enhorste,

quatrain remplacé dans le manuscrit Supersaxo par l'envoi, ce qui est plus conforme au plan qu'a généralement la ballade. Je n'ose toutefois en conclure que ce manuscrit nous livre une version plus ancienne que les autres : le fait est qu'il paraît bien rajeunir certains mots qu'il n'a pas compris, comme au vers 18 du *Chansonnier*, qui donne « Pour les envieux aquoisir », où notre texte a « abstenir », et au vers 23, où « Ainsi te pourras tu chevir » est devenu « Ainsi porras a Dieu venir ». Variante qui s'accorde avec le quatrain final, où l'idée de la mort, absente des autres versions, est mise particulièrement en relief.

⁴ *Recueil de poésies...*, t. X, pp. 361-362.

⁵ *Jardin de Plaisance...*, t. II, pp. 254-255.